

Conclusion

Dans son introduction à *Éducation et Sociologie* d'Émile Durkheim publiée en 1922, Paul Fauconnet, un des disciples sociologues de ce dernier, défend la théorie de la socialisation présentée dans l'ouvrage contre les « résistances » qu'elle a rencontrées¹. Près d'un siècle après, les critiques adressées à la notion ne se sont pas tues. Plus étonnant, elles ont gardé avec ces premières contestations comme un air de famille, tout en portant la marque des débats épistémologiques propres aux époques qui les ont vus naître. Paul Fauconnet évoque trois types de résistances à la conception de Durkheim : une protestation humaniste qui lui reproche d'inscrire la socialisation dans un contexte local (la nation par exemple) plutôt qu'à l'échelle de l'humanité ; une critique du réalisme durkheimien plus porté à dire ce qui est et à s'y arrêter avec fatalisme qu'à donner des conseils sur ce qui devrait être ; une objection individualiste enfin, qui l'accuse de dissoudre l'individu dans la société. Trois critiques, donc, à tonalité respectivement politique, épistémologique et historique, tout comme celles, bien plus récentes, que nous allons évoquer maintenant.

Le faisceau de critiques à connotation politique adressées aux sociologies de la socialisation reproche à la notion de postuler un caractère « hypersocialisé » de l'individu, qui s'oppose aux valeurs de la liberté et de la responsabilité individuelles. Dans cette optique, le « conditionnement » de l'individu par la socialisation en ferait un pantin prisonnier d'une société totalitaire. Cette critique de la socialisation juge donc l'entreprise descriptive de la notion à l'aune de ses enjeux normatifs, ce qui est en soi discutable : après tout, si nous étions tous des automates entièrement programmés, ne faudrait-il pas mieux le savoir plutôt que d'agir comme l'homme ivre de Spinoza, qui va répétant qu'il n'est pas du tout saoul et qu'il maîtrise

1. P. Fauconnet, « L'Œuvre pédagogique de Durkheim », introduction à É. Durkheim, *Éducation et sociologie*, Paris, PUF, 1993, [1922], p. 15-17.

Conclusion

parfaitement ce qu'il dit et ce qu'il fait ? De plus, il est difficile de demander à la science de démontrer l'existence d'une liberté qui s'éprouve plus qu'elle ne se prouve, alors que le modelage social et ses produits sont justiciables, eux, d'une administration tant quantitative que qualitative de la preuve. Cette critique construit également une vision particulièrement noire de la socialisation, là où il ne faut pas oublier qu'elle est également à l'origine de toutes les compétences corporelles ou mentales que nous valorisons dans nos sociétés démocratiques... ainsi que du crédit que nous accordons à des notions comme celles de liberté ou d'individu ! Enfin, cette accusation faite à la socialisation néglige le fait que le déterminisme sociologique est bien moins « totalitaire » que celui d'autres disciplines : à la différence des déterminismes biologiques, qu'ils soient neuronaux ou génétiques, les sociologies de la socialisation soulignent certes la force des intériorisations mais également leur caractère construit, contextuel et pris dans l'histoire, formé et transformé, donc transformable à nouveau.

À cette première salve de critiques s'en ajoute une deuxième, qui en est assez proche mais possède une orientation épistémologique. Les sociologies de la socialisation privilégieraient un unique paramètre de l'action des individus au détriment des autres. En ne considérant que le socialisé chez l'individu, elles postuleraient que le second agit exclusivement sous l'emprise du premier et évacueraient d'autres principes potentiels de l'action. Ces principes prétendument passés sous silence relèvent souvent de l'adaptation, rationnelle et réflexive, à la situation présente, par opposition au poids du passé sous lequel serait écrasé l'individu socialisé. Cette objection comporte l'inconvénient de s'inscrire dans des oppositions tranchées entre théories qui n'ont pas toujours lieu d'être : sociologies du poids du passé ou de l'ouverture du présent, du déterminisme ou de l'interaction, de la socialisation ou de la situation – on a ainsi pu voir que l'approche interactionniste pouvait parfaitement articuler l'importance décisive des situations et la dimension déterministe de la socialisation. De plus, rien dans cette dernière n'interdit de faire une place à l'activité de l'individu socialisé, si celle-ci est attestée empiriquement et non simplement postulée ou invoquée. On peut par exemple se demander dans quelle mesure les individus sont conscients des processus de socialisation dans lesquels ils sont pris, quelles sont les techniques dont ils disposent pour les infléchir ou les modifier (en se soustrayant à certaines influences ou en recherchant d'autres), ou s'il existe des formes de socialisation au cours desquelles la marge individuelle d'activité est plus accusée.

Enfin, un dernier ensemble de critiques à tonalité historique et individualiste rappelle très exactement celles dont l'approche d'Émile Durkheim a essuyé le feu en son temps, et nous laisserons donc la parole à Paul Fauconnet pour y répondre. La notion de socialisation ne serait pas adaptée à l'analyse sociologique du monde contemporain parce qu'elle ignorerait la figure de l'individu qu'il a produite. « On est si accoutumé à opposer la société à l'individu, que toute doctrine qui fait du mot société un usage fréquent, semble sacrifier l'individu », nous dit Fauconnet. Or, selon lui, la philosophie de l'histoire de Durkheim aboutit à la règle morale suivante – sur laquelle repose encore aujourd'hui notre conception de l'individu – : « distingue-toi, sois une personne ». Comment, poursuit Fauconnet, une pareille doctrine verrait-elle dans la socialisation un procédé de dépersonnalisation ? Elle estime, bien au contraire, que l'éducation « fait la personne ». Ce sont donc les processus de socialisation qui produisent l'individu, et c'est précisément, ajouterons-nous, leur force, leur continuité et leur multiplicité qui créent la singularité individuelle.

La socialisation ne se limite pas à ce qui est commun à tous les membres d'une société mais s'étend à ce qu'il y a de plus individuel chez chacun. Elle constitue ainsi un outil d'analyse particulièrement bien ajusté à l'ère de l'individu. La notion de socialisation mérite donc d'autant moins d'être mise au banc des accusés par ces trois types de critiques qu'elle offre une perspective sur la genèse des individus à la fois politiquement ouverte, épistémologiquement ambitieuse et historiquement consciente de la dimension individuelle des processus sociaux.

